Journal de la Société des américanistes

Journal de la Société des américanistes

91-1 | 2005
tome 91, n° 1

GRAULICH Michel, *Le Sacrifice humain chez les Aztèques*, Fayard, Paris, 2005, 415 p., bibl., tab.

Claude-François Baudez

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/jsa/2919
DOI : 10.4000/jsa.2919
ISSN : 1957-7842

Éditeur
Société des américanistes

Édition imprimée
Date de publication : 5 janvier 2005
Pagination : 233-236
ISSN : 0037-9174

Référence électronique
Claude-François Baudez, « GRAULICH Michel, *Le Sacrifice humain chez les Aztèques*, Fayard, Paris, 2005, 415 p., bibl., tab. », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 91-1 | 2005, mis en ligne le 29 septembre 2006, consulté le 04 septembre 2022. URL : http://journals.openedition.org/jsa/2919 ; DOI : https://doi.org/10.4000/jsa.2919

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

GRAULICH Michel, *Le Sacrifice humain chez les Aztèques*, Fayard, Paris, 2005, 415 p., bibl., tab.

Claude-François Baudez

1 Le sacrifice humain, surtout à l'échelle à laquelle le pratiquaient les Aztèques, provoque des réactions d'horreur, de dégoût, au mieux d'incompréhension. Bien que certains aient cherché à minimiser, sinon à nier, l'ampleur et la fréquence du rite et de son corollaire, le cannibalisme, les Aztèques restent les champions dans ce domaine. Comment en sont-ils arrivés là ? Beaucoup de peuples ont sacrifié leurs semblables, mais chez aucun le sacrifice humain n'a tenu la place que ce rite occupait chez les Aztèques. Il est phénomène social total ; clef de voûte de la religion (de la cosmologie, de la mythologie comme du rituel), il interfère dans d'autres domaines, social, politique, militaire, économique. Dans ces conditions, on peut appréhender à travers ses pratiques sacrificielles une très large part de la culture aztèque. Plusieurs ouvrages ont été consacrés au sacrifice humain aztèque ; en outre, tous les livres sur ce peuple ou sur le sacrifice en général en débattent.

2 Dans cette nouvelle étude, Michel Graulich confirme ses qualités d'historien. Il ne néglige aucune source, qu'elle soit écrite ou peinte, autochtone ou espagnole ; quand il y a lieu, il fait appel à l'archéologie et à l'iconographie. Les sources sont dûment critiquées, et les informations évaluées, en cas de divergences ou de contradictions. Lacunes et silences ne sont pas occultés, et toute donnée est référencée. Le lecteur en tire la rare et précieuse impression que tout ce qui concerne le sujet se trouve dans ce livre et que, disposant de toutes les données et de leurs références, il a en main tout ce qui lui est nécessaire pour évaluer et, en fin de compte, accepter ou refuser les interprétations proposées.

3 Dans son avant-propos, l'auteur recherche les origines du sacrifice humain aztèque, passe en revue les théories antérieures, présente les sources et résume le calendrier pour que le lecteur puisse suivre l'exposé des fêtes fixes et mobiles au cours desquelles les mises à mort rituelles jouent un rôle de premier plan. Le premier chapitre est consacré à

l'histoire cosmologique, aux mythes fondateurs de l'auto-sacrifice et du sacrifice dans lesquels les principaux épisodes sont déclenchés par des transgressions dues aux dieux et aux hommes. Le deuxième chapitre décrit les rites des fêtes régulières des dix-huit mois de l'année solaire, ceux des fêtes mobiles et toutes les autres occasions – variées et nombreuses – où des sacrifices avaient lieu. L'auteur met en lumière, et de façon détaillée, les correspondances étroites entre mythe et rite qui justifient le titre du chapitre « Le mythe en action ». Les acteurs du drame (chapitre III) sont bien sûr les sacrifiants (définis comme ceux qui offrent la victime et qui sont les premiers et principaux bénéficiaires du rite), les victimes et les sacrificateurs. Le dernier chapitre est consacré au déroulement du sacrifice, depuis les rites préliminaires jusqu'aux rites postérieurs à l'immolation, en passant par les lieux, les voies et les moyens de l'exécution.

4 Contrairement à la majorité de ses prédécesseurs qui ont favorisé l'une ou l'autre des interprétations du sacrifice humain, soit comme paiement d'une dette, soit comme production d'énergie cosmique, Graulich insiste sur la multiplicité des significations et des destinations. Le sacrifice humain est avant tout une offrande, un don d'êtres vivants qui ne peuvent être « donnés » que mis à mort. Ce don peut avoir pour fonction d'avouer son infériorité, de s'humilier devant la divinité ; ce peut être aussi une expiation, le paiement de la dette contractée à l'égard des dieux dès l'instant que l'on respire ; un investissement pour se concilier les bonnes grâces des divinités, qui peut aller jusqu'à les obliger en une sorte de potlatch. Le sang des sacrifices est aussi l'aliment du Soleil et de la Terre ; le sacrifice de victimes incarnant les dieux régénère ces divinités et ce qu'elles représentent (terre, pluie, maïs, montagnes, etc.). De même, la mise à mort de victimes accroît l'énergie vitale du sacrifiant et d'autres personnes. Enfin, sacrifiants et victimes sont assurés d'un au-delà glorieux. L'auteur suggère que la théorie sacrificielle a évolué au cours de l'histoire et que la théorie de la sustentation est une tard venue par rapport aux notions d'humilité, d'expiation et de dette. Elle a encouragé les guerres (y compris « fleuries »), pour obtenir des victimes, et les sacrifices de masse. Ceux-ci ont pu commencer dès l'époque toltèque (*tzompantlis*, reliefs montrant des aigles et des jaguars dévorant des cœurs à Tula et Chichén Itzá), mais se sont développés quand, sous le règne d'Izcoatl (1428-1440), Huitzilopochtli a pris la place de Quetzalcoatl.

5 Graulich démontre à l'envi que la victime est le substitut du sacrifiant qui cherche par divers moyens à s'identifier à elle. Entre lui et elle s'instaure une parenté père / fils ; dans certains cas, sacrifiants et victimes sont parés de la même façon et sont désignés par les mêmes termes ; il est de plus interdit au maître de la victime de consommer sa chair. Par cette assimilation, en faisant immoler sa victime, le sacrifiant s'immole lui-même ; c'est pour autant que l'auto-sacrifice (effusion de sang plus ou moins douloureuse pratiquée sur soi) et le sacrifice des autres ne sont que deux aspects d'une même chose. L'auteur en est bien conscient et montre que, dans les mythes, l'auto-sacrifice précède le sacrifice humain. Je regrette cependant qu'il se soit peu étendu sur l'auto-sacrifice dans ce volume, le réservant à un autre ouvrage ; la démonstration de leur équivalence eût été plus éclatante encore.

6 On sait que les Aztèques distinguaient deux sortes de sacrifices et de victimes : d'une part, les sacrifices très personnalisés d'esclaves représentant des divinités masculines ou féminines, lors des fêtes qui leur étaient consacrées. Avant de jouer leur rôle, ces esclaves, pris à l'intérieur de la communauté, étaient cérémoniellement baignés, pour effacer la « souillure d'avoir été achetés et d'être en captivité ». D'autre part, les

sacrifices, plus fréquents et souvent en grand nombre, de guerriers ennemis. Ces derniers étaient « adoptés » par les sacrifiants qui les avaient capturés ou achetés. Ces guerriers représentaient les 400 (ou innombrables) Mimixcoas ou Huitznahuas, les ennemis dans les mythes toltèque et mexica, respectivement.

7 Michel Graulich met bien en relief l'opposition intra / extra-communautaire du sacrifice humain. Les dieux ne peuvent être incarnés (à la seule et curieuse exception de Tezcatlipoca) par des guerriers de l'extérieur, mais seulement par des esclaves autochtones. Ceux-ci avaient le pas sur les captifs dont les cadavres pouvaient cependant servir de « lits » (c'est-à-dire d'autels) lors de sacrifices des *ixiptla* (personnifications, substituts, images) des divinités. Après l'exécution, les premiers étaient soigneusement descendus du haut des pyramides, les seconds étaient jetés sans cérémonie dans les escaliers. Les guerres « fleuries », organisées entre les cités de la Triple Alliance et six cités de la région voisine de Puebla, n'avaient pas pour seul but de fournir un approvisionnement régulier de victimes ; elles auraient été aussi instaurées, et peut-être surtout, parce que les victimes, proches des Aztèques par l'origine, la langue et la culture, étaient du goût des dieux qui appréciaient peu les chairs des lointains barbares.

8 Pour finir, Graulich traite longuement du cannibalisme aztèque, un sujet « politiquement incorrect » pour la majorité des auteurs qui ont cherché à en minimiser la fréquence. Pour eux, l'anthropophagie aztèque aurait été exagérée par Cortés pour en faire une des justifications morales de la conquête ; Graulich n'a pas de mal à démontrer que Cortés n'avait pas besoin de cet argument. Pour d'autres chercheurs, le cannibalisme aurait été purement rituel. Graulich reprend la position de Yolotl González Torres qui a bien montré que les Aztèques dévoraient leurs ennemis pour une simple raison de goût.

9 Les remarques qui précèdent concernent les points que nous avons trouvés les plus intéressants, mais n'épuisent pas, loin de là, la richesse et la complexité de l'ouvrage. Celui-ci ne peut non plus être considéré comme définitif et certains aspects du sacrifice humain aztèque mériteraient d'être approfondis.

10 Ainsi le comparer avec le sacrifice dans d'autres cultures mésoaméricaines, comme la maya classique ou la zapotèque, pourrait s'avérer fructueux ; on a montré, par exemple, que l'assimilation du vainqueur et de sa victime, ainsi que l'équivalence de l'auto-sacrifice et du sacrifice des autres, étaient des notions en cours chez les Mayas de la période classique, bien avant les sacrifices massifs du Postclassique.

11 Comment les Aztèques abordaient-ils le problème de la douleur dans le sacrifice ? On sait que, comme chez les Mayas, l'auto-sacrifice recourait parfois à des procédés extraordinairement douloureux ; si l'auto-sacrifice et le sacrifice humain sont deux aspects d'une même chose, on peut s'attendre à ce que la douleur ait joué aussi un rôle dans le sacrifice humain. Même si les sources ne spécifient pas l'existence de tortures des futures victimes, les Aztèques savaient bien qu'être jeté dans le feu et en être retiré vivant pour avoir le cœur arraché ou être « griffé » au sacrifice gladiateur ou encore être pressé dans un filet jusqu'à éclatement de tout le corps « faisai[en]t mal ». La douleur était-elle indifférente ou bien avait-elle une valeur et laquelle ? Les blessés et sacrifiés des peintures de Teotihuacan expriment leur douleur par une succession de « volutes de la parole » et non par une seule ; dans ce cas, la souffrance est prise en compte, puisqu'elle est « marquée ».

12 On est frappé en lisant le livre de Graulich par la fréquence de sacrifices déguisés en autre chose, en châtiment, en combat, en chasse, etc. En dehors du fait que ces travestissements sont justifiés par le mythe, à quoi correspond cette intention de

sacrifier sous d'autres prétextes ? Ainsi le combat rituel (qualifié d'« escarmouche » par Sahagún) à l'occasion de la fête *tlacaxipehualiztli* fait des morts. Quel est le rôle du hasard (évident lors de la fête des prêtres en *etzalcualiztli*, p. 203) dans la désignation des victimes ? Pourquoi la transgression, qui joue un rôle si important dans la mythologie sur le sacrifice, apparaît-elle plus souvent comme une maladresse que comme une faute délibérée ?

13 Un dernier problème, qui mériterait un examen approfondi, est celui des rapports entre jeu de balle et sacrifice humain. En Mésoamérique, celui-ci est continuellement et partout associé à celui-là : pourquoi ? La relation jeu / sacrifice, qui doit avoir des racines profondes, a-t-elle été la même toujours et partout ?

14 Nous finirons par une critique destinée à l'éditeur et non à l'auteur qui n'y est certainement pour rien. Elle concerne l'organisation étrange de la fin du volume, où la conclusion apparaît après les notes et la bibliographie, là où l'on ne l'attend plus. Le lecteur pourra aussi vivement regretter et reprocher à l'éditeur l'absence, sauf pour la jaquette, de toute illustration dans un domaine où l'iconographie est particulièrement riche.

15 Souhaitons que ces défauts soient corrigés dans de prochaines éditions que cet excellent livre, indispensable au mésoaméricaniste comme à l'historien des religions, ne devrait pas manquer d'avoir.

AUTEURS

CLAUDE-FRANÇOIS BAUDEZ

Archéologue, directeur de recherche honoraire, CNRS